

Molière : Le Misanthrope

Acte 1 scène I - Philinte, Alceste

Philinte

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ?

Alceste

Laissez-moi, je vous prie.

Philinte

Mais encore, dites-moi quelle bizarrerie...

Alceste

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

Philinte

Mais on entend les gens, au moins, sans se fâcher.

Alceste

Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

Philinte

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre,
Et quoique amis enfin, je suis tout des premiers...

Alceste

Moi, votre ami ? Rayez cela de vos papiers.

J'ai fait jusques ici profession de l'être ;

Mais après ce qu'en vous je viens de voir paraître,

Je vous déclare net que je ne le suis plus,

Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

Philinte

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte ?

Alceste

Allez, vous devriez mourir de pure honte ;

Une telle action ne saurait s'excuser,

Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.

Je vous vois accabler un homme de caresses,

Et témoigner pour lui les dernières tendresses ;

De protestations, d'offres et de serments,

Vous chargez la fureur de vos embrassements ;

Et quand je vous demande après quel est cet homme,

A peine pouvez-vous dire comme il se nomme ;

Morbleu ! c'est une chose indigne ; lâche, infâme,

De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme ;

Et si, par un malheur, j'en avais fait autant,

Je m'irais, de regret, pendre tout à l'instant.

Philinte

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable,

Et je vous supplierai d'avoir pour agréable

Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt,

Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

Alceste

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce !

Philinte

Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse ?

Alceste

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur,
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

Philinte

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnaie.

Alceste

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode ;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
Morbleu ! vous n'êtes pas pour être de mes gens.

Philinte

Mais quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils que l'usage demande.

Alceste

Non, vous dis-je, on devrait châtier, sans pitié,
Ce commerce honteux de semblants d'amitié.
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,

Philinte

Il est bien des endroits où la pleine franchise
Deviendrait ridicule et serait peu permise ;
Serait-il à propos et de la bienséance
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense ?

Alceste

Oui.

Philinte

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage,
Je ris des noirs accès où je vous envisage
Et crois voir en nous deux, sous même toit nourris
Ces deux frères que peint *l'École des maris*,
Dont...

Alceste

Mon Dieu ! Laissons là vos comparaisons fades.

Philinte

Non : tout de bon, quittez toutes ces incartades.
Le monde par vos soins ne se changera pas ;
Et puisque la franchise a pour vous tant d'appas,

Je vous dirai tout franc que cette maladie,
Partout où vous allez, donne la comédie,
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

Alceste

Tant mieux, morbleu ! tant mieux, c'est ce que je demande,
Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande :
Tous les hommes me sont à tel point odieux,
Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux.

Philinte

Mon Dieu, des mœurs du temps mettons-nous moins en peine,
Et faisons un peu grâce à la nature humaine ;
J'observe, comme vous, cent choses tous les jours,
Qui pourraient mieux aller, prenant un autre cours ;
Mais quoi qu'à chaque pas je puisse voir paraître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être ;
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

Alceste

Mais ce flegme, Monsieur, qui raisonne si bien,
Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien ?
Et s'il faut, par hasard, qu'un ami vous trahisse,
Que, pour avoir vos biens, on dresse un artifice,
Ou qu'on tâche à semer de méchants bruits de vous,
Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux ?

Philinte

Oui. J'accepte ces défauts dont votre âme murmure
Comme vices unis à l'humaine nature.

Alceste

Je me verrai trahir, mettre en pièces, voler,
Sans que je sois... Morbleu ! je ne veux plus parler
Tant je suis révolté.

Philinte

Mais cette rectitude
Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine droiture où vous vous renfermez,
La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez :
Célimène, de qui l'humeur coquette et l'esprit médisant
Semble si fort donner dans les mœurs d'à présent ?
Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux ?
Ne les voyez-vous pas ? ou les excusez-vous ?

Alceste

Non, l'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve,
Mais, avec tout cela, quoi que je puisse faire,
Je confesse mon faible, elle a l'art de me plaire :

Sa grâce est la plus forte ; et sans doute, ma flamme
De ces vices du temps pourra purger son âme.

Philinte

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.
